la prise d'Antioche par les croisés, elle s'est réfugiée à la cour d'Aladin, à Jérusalem. Déjà elle s'était éprise du beau et vaillant Tancrède, qui, tout en méconnaissant son amour, ne fit que l'accroître par sa généreuse conduite envers Herminie, à la prise de la cité sainte.

Herminie chez les bergers, tableau de P.-F. Mola; musée du Louvre. Herminie, assise à l'ombre d'un arbre, et ayant une houlette à la main, grave sur une écorce le nom de Tancrède. Non loin d'elle, ses moutons se désaltèrent à une fontaine.

Ce petit tableau figurait autrefois au palais de Versailles, avec une composition du même auteur représentant *Herminie secourant Tancrède,* étendu à terre, et que soulève Vafrin, écuyer de la princesse. Les deux tableaux sont aujourd'hui au Louvre. Ils ont été gravés dans le *Musée français* par Miger, et dans les recueils de Landon et de Filhol.

Au Louvre est encore un tableau du Dominiquin, qui a été longtemps attribué à Annibal Carrache, et qui représente *Herminie arrivant chez les bergers.* La belle princesse, revêtue de l'armure de Clorinde, se présente à un vieux pâtre, assis à quelque distance de son troupeau, et derrière lequel trois jeunes garçons montrent leurs visages curieux. Ce tableau, qui figurait autrefois dans le cabinet Angerstein, a été gravé dans la *Galerie des arts* de Réveil. Le même sujet a été traité par Lanfranc (musée de Naples), par Paoli di Matteis (musée du Belvédère), par Delaval (Salon de 1822), par Eugène Delacroix (v. ci-après), etc.

Le sujet d'*Herminie secourant Tancrède* a été traité par Ottavio Vannini (musée des Offices), le Poussin (musée de l'Ermitage), Bodem (Salon de 1822), etc.

Herminie et les bergers, tableau d'Eugène Delacroix; Salon de 1859. Herminie, obligée de fuir le camp des chrétiens, dont elle s'était approchée dans l'espoir de voir son cher Tancrède, courut toute la nuit et une partie du jour suivant; puis, accablée de fatigue, elle s'arrêta au bord du Jourdain et s'endormit. Réveillée le lendemain par le chant des oiseaux, auquel se mêlait le son des instruments champêtres, elle aperçut un vieillard qui tressait des corbeilles de jonc, et qu'entouraient de joyeux bergers. Elle se dirigea vers eux, mais la vue de ses armes les effraya. « Heureux bergers, leur dit-elle, continuez vos jeux et vos ouvrages; ces armes ne sont pas destinées à troubler vos travaux et vos chants. »

Telle est la scène que Delacroix a entrepris de traduire. Sa peinture a été diversement appréciée. Suivant M. Z. Astruc, « l'Herminie est superbe d'expression; on devine, sous la cuirasse de la belle guerrière, un cœur amoureux et vaillant; les groupes de bergers sont d'une souveraine grandeur; la couleur, la lumière ont une intensité, une vigueur toute particulière; les personnages vivent et s'agitent; le sentiment général est une rudesse aimable, une grandeur simple et bonne, une paix austère et bienveillante... » Le jugement de M. de Saint-Victor est tout autre. Au dire de ce critique, *Herminie et les bergers* offre l'aspect d'une tapisserie usée. « L'héroïne tient par la bride un cheval apocalyptique. La main du maître se retrouve dans la composition du groupe rustique qu'effraye la guerrière. Elle jette dans un désordre pittoresque la femme qui fuit en embrouillant sa quenouille, le rustre à barbe blanche, qui lâche sa corbeille, le chien qui aboie en reculant, et le pâtre, sauvage comme la bête dont la peau l'accoutre, qui la regarde avec une lourde stupeur. Mais le peintre a exagéré la rusticité de ses rustres : leurs membres et leurs haillons sont faits de la même étoffe. On ne sait par quel bout prendre ces paquets de chairs sales, à peine modelées. Et puis, pourquoi traduire d'une façon si âpre la poésie romanesque du signor Tasso? Je ne demandais pas à M. Delacroix de conduire son Herminie chez les bergers galants du *Pastor fido* et de l'*Aminta;* mais de là à l'égarer parmi ces sauvages, il y a aussi loin que du Lignon au Danube et du Parnasse aux montagnes Rocheuses. » Le critique, ici, vise trop à l'esprit pour être juste. L'œuvre de Delacroix n'est sans doute pas irréprochable, mais elle a des qualités magistrales, devant lesquelles il faut s'incliner.

HERMINIÈRE s. f. (èr-mi-niè-re — de *Herminier*, sav. fr.). Bot. Genre d'arbustes, de la famille des légumineuses, tribu des lotées, dont l'espèce type croît dans la Sénégambie.

HERMINION s. m. (èr-mi-ni-on). Bot. Genre de plantes, de la famille des orchidées, tribu des ophrydées, dont l'espèce type croît en Europe.

HERMINITE s. f. (èr-mi-ni-te — rad. *hermine*). Blas. Fond blanc tacheté de noir, dans lequel chaque tache noire est mêlée d'un peu de rouge. ‖ Chez quelques héraldistes, Fond jaune tacheté de noir, plus justement appelé : *or semé d'hermines de sable.*

HERMINIUS MONS, chaîne de montagnes de l'Hispanie, dans la Lusitanie, courant parallèlement à l'océan Atlantique, du mont Cuneus à Cetobriga. Elle porte de nos jours les noms de *Sierra de Portalegre* et de *Montes Claros.*

HERMINIUS (Aquilinus), héros romain, mort en 498 avant J.-C. Il fut un des généraux de Tarquin le Superbe, et se rendit fameux en défendant, avec Horatius Coclès, contre l'armée de Porsenna, le pont Sublicius, qui réunissait Rome au Janicule. Herminius devint consul en 506, et trouva la mort en combattant contre Mamilius à la bataille du lac de Régille.

HERMIONE s. f. (èr-mi-o-ne). Annél. Section du genre aphrodite, regardée par plusieurs auteurs comme devant former un genre distinct.

— Zooph. Section du genre tabularine.

— Bot. Section du genre narcisse.

HERMIONE, ville de la Grèce ancienne, dans l'Argolide, sur la côte orientale du golfe Argolique, vis-à-vis de l'île Hydrea (Hydra). Elle possédait plusieurs monuments remarquables, entre autres : un temple de Proserpine et de Cérès, un de Vénus, un de Diane, d'Iphigénie et de Bacchus. Cette ville, sur l'emplacement de laquelle s'élève aujourd'hui le bourg de Kastri, donna son nom au territoire environnant, l'Hermionide, d'où l'on tirait de la pourpre estimée.

HERMIONE, fille de Ménélas et d'Hélène, femme de Pyrrhus. Irritée de la passion de son époux pour Andromaque, elle tenta de faire périr cette princesse, entraîna Oreste dans une conspiration contre Pyrrhus, s'enfuit avec son complice, et lui apporta en dot le royaume de Sparte. D'après un scoliaste de Pindare, Hermione épousa, en troisièmes noces, Diomède, dont elle partagea l'immortalité.

HERMIONE, femme de Cadmus. V. HARMONIE.

HERMIONITE s. m. (èr-mi-o-ni-te). Philos. Syn. d'HERMIEN.

HERMIONS, peuple de l'ancienne Germanie. V. GERMANIE.

HERMIPPE, poëte athénien de l'ancienne comédie. Il vivait vers le milieu du ve siècle avant notre ère, et était frère du poëte comique Myrtile. Il ne se borna point à attaquer avec une verve mordante et satirique les vices des sycophantes et ceux de la jeunesse athénienne; il poursuivit de ses traits acérés les chefs du parti démocratique, particulièrement Périclès, et, par haine de ce dernier, il intenta une action en justice contre Aspasie, qu'il accusa d'impiété. Hermippe ne composa pas moins de quarante comédies, dont il nous reste des fragments, insérés dans divers recueils, entre autres, dans la *Bibliothèque grecque* de F. Didot.

HERMIPPUS DE SMYRNE, philosophe et biographe grec, surnommé **Callimachien**, qui vivait au IIIe siècle avant notre ère. On ne sait rien de sa vie, si ce n'est qu'il appartenait à la secte des péripatéticiens. Il écrivit un grand nombre de vies de philosophes, d'historiens, de poëtes, dont il nous reste un certain nombre de fragments cités par les auteurs anciens. Ces fragments ont été publiés par Lozyski, sous le titre de *Hermippi Smyrnæi peripatetici Fragmenta* (Bonn, 1832, in-8°), et édités dans divers recueils.

HERMITAGE s. m. V. ERMITAGE.

HERMITAGE (L'), village et comm. de France (Ille-et-Vilaine), cant. de Mordelles, arrond. et à 11 kilom. de Rennes; 601 hab. Granit, minerai de fer, fours à chaux. Ce village doit son nom à un oratoire consacré, auprès d'une fontaine, à saint Avit, qui, suivant la tradition, rendit la parole à un enfant muet. Ce miracle a donné naissance à un pèlerinage encore très-suivi. L'église, en partie romane, offre de curieux détails d'architecture, et renferme quelques pierres tombales aux armes des seigneurs du Boberil, du Margat et de Méjusseaume. Le château de Boberil a donné son nom à une illustre famille, connue depuis le XIIIe siècle. Dans un des appartements de ce château se voit un vieux bahut, avec les figures des quatre évangélistes sculptées en relief.

Hermitage de Fribourg (L'). On nomme ainsi une espèce de couvent entièrement taillé dans le roc, à 4 kilom. de Fribourg, au bord de la Sane, non loin de la route de Berne. Par un travail assidu de douze années entières, un ermite et son disciple parvinrent à pratiquer dans le roc une église et son clocher; une sacristie, un réfectoire, une cuisine, avec le tuyau de cheminée, une très-grande salle, deux cabinets à côté, deux escaliers et une grande cave.

HERMITE s. m. V. ERMITE.

HERMITE (îles de L'), groupe d'îles à l'extrémité méridionale de l'Amérique du Sud, sur la limite du grand Océan et de l'Atlantique, près de la côte S. de la Terre-de-Feu. Elles sont peu importantes. Le Hollandais Jacob Hermite les découvrit en 1623, et leur donna son nom.

HERMITE (Charles), mathématicien français, né à Dieuze (Meurthe) le 25 décembre 1822. Il entra à l'Ecole polytechnique en 1842, et s'y fit connaître par une lettre à Jacobi, que l'illustre géomètre allemand signala à l'attention du monde savant. M. Hermite y traitait un point de la théorie des fonctions elliptiques qui avait arrêté l'auteur des *Fundamenta nova.* Il fut nommé, en 1848, répétiteur d'analyse à l'Ecole polytechnique, et, peu après, examinateur des candidats à cette Ecole. Il a depuis échangé cette place contre celle d'examinateur de sortie. Il est maître de conférences à l'Ecole normale depuis 1864. Il a été élu membre de l'Académie des sciences en 1856, en remplacement de Binet.

M. Hermite a montré une grande habileté dans l'art des transformations analytiques. On lui doit la résolution de l'équation du cinquième degré, qu'il a ramenée à la division d'un arc d'ellipse, comme celle de l'équation du troisième degré avait été autrefois ramenée à la trisection de l'angle. Il n'a publié aucun ouvrage didactique, mais seulement des mémoires, insérés dans le *Journal de Crelle*, les *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, le *Journal de M. Liouville* et le *Journal des savants étrangers.* Les principaux sont : *Mémoires sur les fonctions elliptiques et abéliennes*, insérés dans les *Comptes rendus* de 1843 à 1856; *Notes sur la théorie des nombres et sur la théorie des formes quadratiques* (*Journal de Crelle*); *Sur les transcendantes à différentielles algébriques* (*Journal de M. Liouville*); *Sur la réduction des fonctions homogènes à coefficients entiers et à deux indéterminées* (*Journal de Crelle*); *Sur les fonctions doublement périodiques* (*Comptes rendus*); le principe de ce mémoire a été réclamé par M. Liouville; *Mémoire sur les fonctions algébriques* (*Comptes rendus*); *Théorie des équations modulaires*, publiée séparément.

HERMITE ou **L'ERMITE** (Pierre L'), prédicateur de la première croisade. V. PIERRE.

HERMITE ou **L'ERMITE** (Tristan L'), grand prévôt de l'hôtel de Louis XI. V. TRISTAN.

Hermite de la chaussée d'Antin (L'), par M. de Jouy. V. ERMITE.

HERMOCRATE, homme d'Etat syracusain, qui vivait dans la seconde moitié du ve siècle av. J.-C. Député par Syracuse à Géla, où se réunirent, en 422, les représentants des cités grecques de la Sicile, il joua un rôle considérable dans cette assemblée, et contribua à la pacification générale. En 415, lorsque les Syracusains se virent menacés d'une invasion athénienne, Hermocrate poussa ses concitoyens à prendre toutes les mesures nécessaires à la résistance et obtint, l'année suivante, que les pouvoirs militaires fussent concentrés entre ses mains et celles de Héraclide Sicanus. Bien qu'il ne manquât ni d'habileté ni de courage comme général, il laissa les Athéniens s'emparer des Epipoles, et ne put forcer leurs lignes de siége. Cet échec lui fit enlever son commandement; mais il n'en continua pas moins de combattre à la tête d'une troupe d'élite, prit une grande part au désastre qui frappa les Athéniens, et fit néanmoins tous ses efforts pour sauver la vie de Nicias et de Démosthène vaincus. Hermocrate reçut ensuite le commandement d'une flotte de vingt trirèmes, rejoignit l'amiral spartiate Astyochus (412), et prit part à la bataille navale de Cynossema. Banni de Syracuse, en 409, par ses ennemis arrivés au pouvoir, il se rendit à Sparte, puis en Asie, revint en Sicile, où il essaya, mais vainement, de renverser les nouveaux chefs du gouvernement syracusain, alla alors se fixer à Selinunte, et appela auprès de lui tous les exilés des villes siciliennes. Par la suite, il essaya de nouveau de revenir dans la ville où il était né. Il y pénétra avec une petite troupe, mais fut massacré par les Syracusains.

HERMODACTE s. (èr-mo-da-kte — du gr. *Hermês*, Mercure; *daktulos*, doigt). Bot. Nom de quelques plantes, particulièrement de certaines iridées; tubercule de ces plantes employé en médecine : *Les* HERMODACTES *conviennent aux goutteux.* (V. de Bomare.) ‖ *Faux hermodacte*, Iris tubéreux. ‖ On dit aussi HERMODACTYLE.

— **Encycl.** L'*hermodacte* des pharmaciens est constitué par un corps amylacé, tubéreux, en forme de cœur, creusé profondément sur l'un de ses côtés par un large sillon, au bas duquel se trouve la cicatrice laissée par la tige, convexe de l'autre côté, marqué aussi d'une cicatrice causée par l'insertion du jeune bulbe. Sa forme générale rappelle beaucoup celle des bulbes de colchique, dont il se distingue, d'ailleurs, par sa couleur blanche, sa saveur douceâtre et sa surface lisse. Il est légèrement purgatif. On l'a fait entrer dans divers médicaments composés, l'électuaire diaphœnix, l'électuaire caryocostin, les tablettes diacarthami, etc. Les Egyptiennes, prétend-on, en mangeaient autrefois lorsqu'elles voulaient acquérir de l'embonpoint.

Linné avait attribué les tubercules d'*hermodacte* à l'*iris tuberosa.* D'autres botanistes, qui sont venus après lui, ont reconnu son erreur, mais se sont trompés encore; Matthiole, notamment, a confondu entre eux, à cette occasion, plusieurs végétaux assez divers. Aujourd'hui on est à peu près d'accord pour attribuer l'origine de l'*hermodacte* à une colchicacée, le *colchicum illyricum* d'Anguillara.

HERMODE, dieu scandinave, un des fils d'Odin. C'est le Mercure scandinave. Sur son rapide coursier, appelé *Sleipner*, il porte dans toutes les directions les messages de son père. Il est surtout connu par la mission qu'il eut à remplir dans la sombre demeure d'Héla, la déesse de l'enfer, quand il dut ramener Balder à la vie. C'est aussi lui qui va à la rencontre de ceux qui sont tombés sur les champs de bataille, et qui les introduit dans le Walhalla. Continuellement couvert du casque et de la cuirasse, il est toujours prêt à se mettre en route.

HERMODORE, philosophe grec, né à Ephèse. Il vivait dans le ve siècle av. J.-C. Banni de sa cité natale, il vint à Rome et coopéra, dit-on, à la rédaction de la loi des Douze Tables. Des critiques modernes ont révoqué en doute sa participation à la première législation écrite des Romains. Cependant le témoignage de Pomponius à cet égard est formel, et il paraît certain que les Romains élevèrent, par reconnaissance, à Hermodore une statue dans le Forum.

HERMODORE ou **HERMODUS**, architecte grec, né à Salamine. Il vivait dans la seconde moitié du IIe siècle avant notre ère. Il alla s'établir à Rome, où il construisit le temple de Mars, dans le cirque de Flaminius, et les portiques du temple de Jupiter Stator. On croit que cet architecte est le même personnage que l'Hermodore cité par Cicéron comme très-habile dans la construction de travaux pour les ports de mer.

HERMODORE, poëte grec qui vivait à une époque incertaine. On trouve de lui, dans l'*Anthologie*, une épigramme sur la Vénus de Gnide.

HERMOGÈNE, philosophe grec qui vivait à Athènes vers le milieu du ve siècle av. J.-C. Bien qu'il appartînt à une des plus riches familles d'Athènes, il était extrêmement pauvre. Platon l'a mis au nombre des interlocuteurs de son *Cratyle*.

HERMOGÈNE, architecte grec, né en Carie, à une époque incertaine, mais antérieure à l'ère chrétienne. Il inventa l'ordonnance *pseudo-diptère*, c'est-à-dire une forme architecturale qui donnait l'apparence de deux rangs de colonnes à une seule rangée. Il propagea l'ordre ionique et construisit, entre autres monuments, le temple de Diane à Magnésie. Vitruve le cite comme un des artistes qui ont fait faire le plus de progrès à l'architecture.

HERMOGÈNE, célèbre rhéteur grec, né à Tarse en Cilicie, dans le IIe siècle ap. J.-C. A l'âge de quinze ans, il avait déjà une telle renommée comme orateur, que Marc-Aurèle voulut l'entendre et le nomma professeur public de rhétorique. Il ne se distingua pas moins comme écrivain. Malheureusement, sa carrière était terminée à vingt-cinq ans, car il tomba dès lors dans une débilité d'esprit qui le réduisit à l'impuissance pour le reste de sa vie. On a dit de lui qu'il avait été un homme dans l'enfance et un enfant dans l'âge mûr. On a de lui cinq ouvrages, qui forment un système complet de rhétorique et qui servirent pendant longtemps à l'enseignement de cet art. Insérés dans divers recueils, et notamment dans les *Rheteurs grecs* d'Alde (Venise, 1508), ces écrits ont été publiés séparément, avec traduction latine et commentaire, à Genève, 1614.

HERMOGÈNE, peintre et hérésiarque, né en Afrique. Il vivait au IIe siècle de notre ère et quitta le paganisme pour embrasser la religion chrétienne, mais n'en continua pas moins à étudier les philosophes païens, dont il essaya de concilier les doctrines avec celles du christianisme. Hermogène prétendait notamment que le monde ne finirait pas, que la matière était coéternelle à Dieu, et que d'elle Dieu avait tiré toutes les créatures. Ces doctrines furent vivement attaquées par Tertullien, qui lui reproche en même temps de s'être marié plusieurs fois et d'être un mauvais peintre.

HERMOGÈNE ou **HERMOGÉNIEN**, jurisconsulte romain, qui vivait au IVe siècle de notre ère, du temps d'Honorius et de Théodore le Jeune. Il forma un recueil de constitutions impériales, de 290 à 365, recueil connu sous le titre de *Codex Hermogenianus*, et qui fut d'une grande utilité lorsqu'on élabora le code justinien. Des fragments de cet ouvrage ont été publiés dans divers recueils, entre autres, dans la *Jurisprudentia antejustinianea*, de Schultius. On lui attribue, en outre, un *Epitome juris*, sur lequel il existe un commentaire de Finestres y Montsalvo (Cervera, 1757, in-4°).

HERMOGÉNIEN s. m. (èr-mo-jé-niain). Disciple d'Hermogène, qui enseignait l'éternité du mal et de la matière.

— **Encycl.** L'hérésie des *hermogéniens* consistait dans l'alliance de certaines théories stoïciennes avec les dogmes chrétiens. Comme ils regardaient la matière comme source de tout mal, ils se refusaient à admettre que Dieu l'eût tirée du néant, par un acte de sa volonté toute-puissante, et ils soutenaient qu'il avait tiré le monde et tout ce qu'il contient, de même que l'âme des hommes et les autres substances spirituelles, d'une masse éternelle et increée de matière informe, chaotique. On le voit, cette doctrine, comme la plupart de celles des autres sectes gnostiques et autres, a pour but d'expliquer l'origine du mal, qu'on ne peut nier, ni attribuer au créateur. Le raisonnement des *hermogéniens* était celui-ci : Dieu a tiré le mal, ou de lui-même, ou du néant, ou d'une matière préexistante.

Il n'a pas pu le tirer de lui-même puisqu'il est indivisible, et que le mal n'a jamais pu faire partie d'un être souverainement parfait. Il n'a pas pu le tirer du néant, car, dans ce cas, il eût été libre de ne pas le produire, et il aurait dérogé à sa bonté en le produisant. Donc, le mal est venu d'une matière préexistante, coéternelle à Dieu et que rien n'a jamais pu anéantir.

Afin d'étayer leur système d'une autorité irrécusable, les *hermogéniens* entendaient le premier verset de la *Genèse :* « Au commencement, Dieu créa les cieux et la terre, » de la manière suivante : « Dans le principe, ou Du principe, Dieu créa, » etc., imaginant que Moïse a voulu, par le mot de *principe* ou *commencement*, indiquer la matière éternelle dans laquelle ou de laquelle tout aurait été tiré; enseignant ainsi, comme les stoïciens, l'éternité de la matière, tant il est aisé à l'homme de trouver dans un livre ce qu'il y cherche.

La doctrine chrétienne est basée sur la création; aussi les *hermogéniens* furent-ils promptement signalés comme hérétiques. Les Pères de l'Eglise se hâtèrent de les réfuter, et c'est par ces réfutations seules que nous connaissons leurs doctrines. Aussi, lorsqu'on veut se faire une idée de ces doctrines, comme de celles de beaucoup d'autres sectes, faut-il, en les étudiant chez les Pères, faire la part de l'exagération, et parfois de l'inintelligence des réfutateurs. Cette observation est surtout bonne à faire pour Tertullien, esprit ardent, éloquent, mais peu instruit et très-passionné. Nous avons un livre de ce Père contre les *hermogéniens*, dans lequel il combat vivement leurs opinions touchant la *matière* et l'*origine du monde*. Nous en avons perdu un autre dans lequel il réfutait leurs sentiments au sujet de l'*âme*. La haine dont Tertullien fait preuve à l'égard des *hermogéniens*, et surtout de leur chef, tient à leur opposition à la doctrine de Montan, que Tertullien avait embrassée; et Montan était un hérétique, autrement fanatique, autrement absurde que les *hermogéniens*. V. MONTANISTES.

Les *hermogéniens* sont aussi appelés *matériaires*, à cause de leur doctrine sur la matière, *hermiens*, *hermialistes* et *hermiotistes*, du nom d'Hermias, disciple d'Hermogène, et *séleuciens*, du nom d'un autre disciple, Séleucus. Ils se multiplièrent surtout dans l'Asie Mineure et principalement en Galatie.

HERMOGLYPHE s. m. (èr-mo-gli-fe — du gr. *Hermês*, Mercure; *gluphô*, je grave). Antiq. Graveur d'inscriptions.

HERMOI (l'), ancien pays de France, dans le Gâtinais, compris aujourd'hui dans le département du Loiret.

HERMOLAÜS, jeune Macédonien attaché au service d'Alexandre le Grand. En 327, dans une chasse en Bactriane, il porta le premier coup à une bête sauvage (prérogative qui appartenait au roi) et fut battu de verges pour cette infraction. Profondément offensé, il conspira contre son maître, fut trahi par un de ses complices, livré aux tortures et ensuite lapidé.

HERMOLAÜS, grammairien grec qui vivait à Constantinople au VIe siècle de notre ère. Il fit un abrégé du dictionnaire géographique composé par Etienne de Byzance, sous le nom d'*Ethnica*. Cet abrégé, qui est parvenu jusqu'à nous, a été publié par les Aldes (1502, in-fol.).

HERMOLAÜS ou **ERMOLAO BARBARO**, nom de deux savants italiens. V. BARBARO (Ermolao).

HERMON, chaîne de montagnes de l'ancienne Palestine, au N., prolongement méridional de l'Anti-Liban. On distinguait l'*Hermon major* (Grand Hermon), qui séparait la tribu de Nephtali de la demi-tribu orientale de Manassé, et l'*Hermon minor*, dans la tribu de Zabulon. Voici comment le voyageur anglais Porter décrit le Grand Hermon : « Cette montagne a trois sommets principaux : le plus élevé est au N. et domine la plaine de Beka'a et les chaînes du Liban et de l'Anti-Liban; le second, à 300 mètres environ au S. du premier, domine la plaine de Damas et surplombe l'entonnoir profond où se trouve la source du Pharjhar; le troisième, à 400 mètres à l'O. du second, est le moins élevé et domine la vallée du Jourdain. La hauteur du Grand Hermon n'a jamais été mesurée exactement, mais on l'évalue à environ 3,300 mètres : c'est la seconde montagne de la Syrie; elle vient immédiatement après le Djebel-Makmel, la plus haute sommité du Liban. Le pic principal de l'Hermon, immense cône tronqué, s'élève à environ 1,000 mètres au-dessus du reste de la montagne, et surpasse au moins de cette hauteur le plus haut sommet de l'Anti-Liban. » Sur le second sommet se voient des ruines intéressantes; elles remontent à une haute antiquité.

HERMON, statuaire grec, né à Trézène, qui vivait à une époque incertaine, mais antérieure au temps de Phidias. Il exécuta pour le temple d'Apollon, dans sa ville natale, une statue d'Apollon et deux statues en bois représentant les Dioscures. Ce fut également lui qui, avec l'aide de son frère Lacharès, fit le trésor des Epidauriens à Elis. — Un autre HERMON, qui vivait à une époque inconnue, fut l'inventeur des masques scéniques appelés *emoneia*.

HERMONDAVILLE ou **AMONDEVILLE**, **MONDEVILLE**, **MANDEVILLE** (Henri DE), en latin **Henricus a Mondavilla** ou **de Amandavilla**, chirurgien français qui vivait au XIVe siècle. Il suivit les leçons de Lanfranc et de Jean Pitard, premier médecin de saint Louis, enseigna la chirurgie à Montpellier, où il compta au nombre de ses élèves Guy de Chauliac, puis se rendit à Paris, où il s'adonna à l'enseignement et devint archiatre de Philippe le Bel vers 1285. Il composa, sous le titre de *Chirurgia et antidotarium*, en 1306, cinq traités, dont il publia les deux premiers. Le manuscrit de ces traités se trouve à la bibliothèque de la Sorbonne. Hermondaville était regardé par ses contemporains comme un des meilleurs chirurgiens du XIVe siècle.

HERMONTHIS, ville de l'Egypte ancienne, dans la Thébaïde, au S.-O. et près de Thèbes, sur la rive gauche du Nil. Le village moderne d'Ermont marque l'emplacement de l'ancienne ville, qui fut autrefois un lieu d'une certaine importance : ch.-l. du nome Hermonthite, sous les Ptolémées et les Romains, siége d'une légion au temps des Césars. Entre le Nil et le village actuel, le sol est jonché de débris de colonnes et de blocs de pierre. V. ERMONT.

HERMOPOLIS, ville de la Grèce. V. SYRA.

HERMOPOLIS MAGNA, ville de l'Egypte ancienne, dans l'Heptanomide, ch.-l. du nome Hermopolite, près de la rive occidentale du Nil, en face d'Antinoé. Le village moderne d'Achmonéin s'élève sur l'emplacement de l'ancienne cité égyptienne; on y voit un temple et des tombeaux curieux.

HERMOPOLIS PARVA, ville de l'ancienne Egypte, dans la basse Egypte, près du lac Mareotis, et sur le canal d'Alexandrie. C'est aujourd'hui DAMANHOUR.

HERMOTIME, de Clazomène, philosophe grec qui vivait vers la fin du VIe siècle avant notre ère. Ce fut lui, d'après Aristote, qui le premier émit cette idée, que l'esprit (*noûs*) est la cause de toutes choses. D'après Sextus Empiricus, il admit que l'univers s'était formé par le concours d'un principe intellectuel et d'un principe matériel. Lucien prétend que Hermotime était doué de facultés surnaturelles, que son âme pouvait quitter son corps et se transporter à d'immenses distances. Ce fut, ajoute-t-il, pendant une de ces pérégrinations de son âme que ses ennemis s'emparèrent de son corps et le brûlèrent. Ses concitoyens lui rendirent après sa mort des honneurs divins, et lui élevèrent un temple dans lequel les femmes n'osaient entrer.

Hermotimus ou les Sectes, dialogue philosophique de Lucien, qu'on peut considérer comme la plus originale et la meilleure de ses productions littéraires. C'est proprement une théorie du scepticisme, dans laquelle l'auteur s'attache à détruire tous les systèmes de philosophie et de religion qui servaient de base à la société antique. Lycinus, c'est Lucien lui-même. Hermotimus, son interlocuteur, est le champion des sectes et le défenseur des philosophes. Il va prendre une leçon de philosophie. « Te voilà bien affairé, dit Lycinus. — Oui, répond Hermotimus, citant un aphorisme d'Hippocrate : la vie est courte et l'art est long. Songe qu'Hippocrate ne parle que de la médecine, art pratique et positif, bien au-dessous de la philosophie, qui exige de longues années d'étude, des veilles continuelles, et sans laquelle, néanmoins, on n'est jamais qu'un sot confondu dans la multitude. Mais, par elle, on arrive au souverain bien. — C'est une brillante récompense, Hermotimus, répond Lucien, que celle dont tu parles, et je crois que tu n'es pas éloigné de l'obtenir, à en juger du moins par le temps que tu mets à étudier la philosophie, et par le travail incessant auquel il me semble que tu te livres depuis plusieurs années. »

Hermotimus déclare qu'il n'espère pas arriver au but de sitôt. Le but est situé dans une région extrêmement élevée, où siégent la vertu, le mépris des richesses, de la gloire, des plaisirs, de ce qui préoccupe le vulgaire. L'acquisition de la vertu est sans doute une belle chose, suivant Lucien, mais encore faut-il savoir en quoi elle consiste, si on aura le temps d'arriver jusqu'à elle. D'ailleurs, le maître d'Hermotimus, qui y mène les autres, y est-il parvenu lui-même? Il vient de traîner un de ses élèves devant un juge, pour faire payer à ce disciple bien-aimé le prix de ses leçons : il ne méprise donc pas les richesses. Le lendemain, dans un festin, il s'est enivré, a disputé avec un de ses confrères, et, dans un accès d'éloquence, lui a jeté au visage une coupe digne de Nestor, argument qui paraît avoir été décisif en sa faveur.

« Voyons, dit Lycinus à l'apprenti philosophe, y a-t-il d'autres écoles de philosophie que celle des stoïciens à laquelle tu appartiens? — Sans doute, repart le stoïcien, il y en a beaucoup d'autres. — Et enseignent-elles toutes la même doctrine? — Non, au contraire; chaque secte a sa science. — Elles se croient toutes en possession de la vérité, n'est-il pas vrai? — Sans contredit, répond Hermotimus. — Eh bien! mon doux ami, dis-moi par quel sentiment de confiance lorsque tu as commencé de philosopher, et que tu as trouvé tant de portes devant toi, tu as laissé toutes les autres pour entrer chez les stoïciens, et pourquoi tu as résolu d'arriver à la vertu par cette porte, qui t'a paru la seule vraie, celle du droit chemin, tandis que les autres t'auraient conduit à des endroits ténébreux et sans issue? Sur quelles conjectures t'es-tu fondé alors? Seulement, en me répondant, ne songe point à ce que tu es maintenant, demi-sage ou sage accompli, et raisonnant de tout bien mieux que nous, qui sommes perdus dans la foule; mais figure-toi que tu n'es qu'un novice comme je le suis aujourd'hui. »

Hermotimus, comme on s'y attend bien, reste court. Il y avait pourtant une réponse facile à faire au raisonnement captieux de Lycinus. C'est qu'il y a deux philosophies en général, l'une qui consiste dans la culture de l'esprit et mène à l'idéal, l'autre qui se promet pour but la vie pratique et consiste dans l'acquisition des mœurs. Si l'on se propose de mener la vie contemplative, en d'autres termes, de cultiver son esprit, tous les chemins sont bons, et les systèmes indifférents, car il s'agit d'apprendre à penser, et, du moment qu'on pense, peu importe la méthode employée. L'une est peut-être un peu meilleure que l'autre, mais la première venue mène au but. Si l'on a en vue la vie pratique, c'est-à-dire d'être heureux, de se procurer le repos de l'esprit et du corps, cela signifie qu'on veut acquérir des mœurs, se former des habitudes. Toutes les méthodes sont encore bonnes quand on sait les employer. Le commun des hommes suit ce dernier parti, et le choix d'une profession ou d'un métier détermine le genre de mœurs ou d'habitudes qu'on poursuit. Lucien ne songe aucunement à poser la question dans ces termes, et se borne à mettre les sectes en conflit les unes avec les autres, et à les renvoyer dos à dos de son tribunal. Il reproche, en outre, aux philosophes en général, et aux stoïciens en particulier, de ne pas mettre leur conduite en harmonie avec leurs discours. « Quand tu as fixé ton choix sur la doctrine stoïcienne, dit-il à Hermotimus, avais-tu vu agir les stoïciens, c'est-à-dire les avais-tu vus prêter à intérêt, exiger avec dureté, disputer avec emportement dans les réunions, tout ce qu'enfin ils nous font voir chaque jour? Comptes-tu cela pour rien, du moment que le manteau est bien jeté, la barbe longue, la chevelure rase? Ce sera donc notre règle, notre juste balance, et, comme Hermotimus le dit, il faudra juger des gens vertueux d'après leur habillement, leur démarche et leurs cheveux rasés; celui à qui manqueront ces signes caractéristiques, qui n'aura point la figure rébarbative, le front pensif, sera réprouvé et rejeté. »

Dans l'espèce, Lucien n'a pas tort; les philosophes de son temps participaient du caractère national de l'ancienne Grèce, qui fut toujours de préférer la mimique à la réalité, l'art à la nature, et la sophistique à la raison. Quoi qu'il en soit, Lucien conclut que les philosophes sont tous des charlatans, que le plus court, en définitive, est de s'arranger pour vivre comme tout le monde. Au fait, la vie commune est celle que nous ont léguée les siècles, et la plus conforme aux règles de l'expérience véritable. Hermotimus en convient, abjure ses préjugés de stoïcien, et se promet de s'éloigner comme d'un chien enragé du premier philosophe à longue barbe qu'il rencontrera.

HERMUNDURES, en latin *Hermunduri*, peuple de l'ancienne Germanie, de la famille des Hermions, entre l'Elbe, la Saale et l'Unstrutt. Les Romains n'apprirent à les connaître que peu d'années av. J.-C. L'histoire en fait mention ensuite en l'an 69 ap. J.-C., où ils chassèrent Catualda, le prince des Gothones, qui avait usurpé le trône des Marcomans. L'an 51, ils vainquirent le roi des Guades, Vannius, qui, allié aux Romains, voulait fonder, entre la March et la Waag, un empire des Suèves. En 58 ap. J.-C., ils combattirent courageusement contre les Cattes, au sujet des salines situées près de la Saale franconienne, et, en 152, ils s'allièrent aux Marcomans pour combattre les Romains. Dès lors le nom des Hermundures se perd dans l'histoire; mais, d'après Mannert, ils ne changent que de nom, et y reparaissent sous le nom de Thures, Thurons ou Thuringiens.

HERMUPOA s. m. (èr-mu-po-a — du gr. *Hermês*, Mercure; *poa*, nom d'une plante). Bot. Genre d'arbres, rapporté avec doute à la famille des capparidées, et dont l'espèce type habite l'Amérique tropicale.

HERMUS, fleuve de l'ancienne Asie Mineure, l'un des plus célèbres cours d'eau aurifères de l'antiquité. Il avait sa source près de Dorylæum, en Phrygie, recevait le Pactole, qui venait de Sardis, puis arrosait les murs de Magnésie, et se perdait dans la mer Egée. L'Hermus s'appelle aujourd'hui le *Sarabat*. Le *Hermi campus*, ou territoire arrosé par les eaux de l'Hermus, était vanté pour sa fertilité à l'égal de celui de la Lycie. Virgile attribue à l'Hermus les mêmes richesses qu'au Pactole, et l'appelle *auro turbidus Hermus.* « Aujourd'hui, le riche Hermus, dit un voyageur, non-seulement ne roule plus d'or, mais, ce qui est plus fâcheux pour un fleuve, il ne roule même plus d'eau, du moins en été. En le traversant au mois d'août, on le cherche, et on voit à peine un mince filet d'eau serpenter comme égaré dans un lit assez large au milieu de pierres, de cailloux, de petits platanes et d'*agnus castus.* Dans l'hiver et au printemps, les torrents qui le remplissent, autrefois fleuves sans doute, mais présentement déchus de leur ancienne splendeur, malgré l'éclat de leur nom, lui rendent une apparence de fleuve, et poussent alors dans le golfe ces sables qui gagnent d'année en année et finiront par fermer la passe. Cela ne veut point dire que les anciens poëtes aient menti sur son compte. Quelques fleuves ont vu, comme l'Hermus, diminuer et presque tarir leurs eaux, et un plus grand nombre encore, qui ont été réellement aurifères, ont cessé de l'être avec le temps. »

HERMYIE s. f. (èr-mi-î — du gr. *hêr*, printemps; *muia*, mouche). Entom. Syn. d'HÉMYDE, genre de diptères.

HERNAD, rivière des Etats autrichiens (Hongrie). Elle prend sa source dans les monts Carpathes, coule d'abord de l'O. à l'E., puis au S., reçoit la Tarcza, le Sajo, et se jette dans la Theiss, sur les confins des comitats de Zemplin et de Borsod, après un cours de 225 kilom.

HERNAN PEREZ DEL PULGAR, grand homme de guerre espagnol, né à Ciudad-Real (Manche) en 1451, mort en 1531. Compagnon d'armes de Gonzalve de Cordoue, il s'illustra surtout dans les guerres contre les Maures. Dans les chroniques espagnoles, il est le plus souvent surnommé **El de las hazanas**, celui des exploits. Il descendait, par son père, d'une vieille famille des Asturies, et sa mère, doña Constancia Garcia y Osorio, était nièce du marquis d'Astorga. On l'a quelquefois confondu avec l'historien Hernando del Pulgar, contemporain du roi Enrique IV et du pape Sixte-Quint, le chroniqueur des rois catholiques, qui lui-même a consacré à son homonyme quelques pages; ce qui a aidé à la confusion, c'est que le guerrier Hernan del Pulgar, *celui des exploits*, historien lui-même, a fait un résumé de sa vie, et qu'on lui attribua longtemps, à tort, une vie de Gonzalve de Cordoue, son compagnon d'armes. Ses ancêtres avaient écrit sur leur blason la fière devise : *El pulgar quebrar y no doblar* (le pouce, *pulgar*, se brise et ne plie pas). On le voit paraître pour la première fois, les armes à la main, en 1482, à la défense de la ville d'Alhama, qui venait d'être reconquise par le marquis de Cadix. Il y reçut même du gouverneur général, comte de Tendilla, des concessions de châteaux et de terres, pour son courage et sa valeur singulière dans les sorties et les assauts. La conservation de cette place, poste avancé au milieu des Arabes, était en effet regardée comme capitale, en ce moment où les rois catholiques préparaient le siége de Grenade. Mais Hernan se désolait de rester derrière un mur pendant que le roi son maître, occupé au siége de Loja, exposait sa vie; il demanda à faire partie du camp royal, ce qui lui fut accordé, et, pour premier coup de main, il enleva, près de Loja, la forteresse de Salar. « Holà! cria-t-il au cheik musulman, rendez-vous! » Celui-ci, fort bien armé derrière ses murs, repoussa cette proposition comme dérisoire. « Eh bien, dit Hernan, je vais chercher les clefs! » Et, revenant à la tête de ses hommes, il livre un assaut si furieux qu'il emporte la forteresse. Sa vie est pleine de telles actions. Le roi le nomma gouverneur de la place, et le titre de marquis de Salar resta à perpétuité dans sa famille. Ferdinand lui confia, étant devant Baza, les postes les plus importants et les plus dangereux; il fit partout des prodiges de valeur, et cependant il n'était pas encore armé chevalier. Ce fut le roi lui-même qui l'arma, après une action d'éclat accomplie sous les murs de la ville. A peine chevalier, il enlève d'un coup de main la place forte de Salobreña, et, joignant à son courage une rare modestie, dans le récit qu'il a fait lui-même de cette affaire hardie, il se désigne par ce mot vague : un capitaine!... Mais le fait est certifié par les historiens. Enfin le siége de Grenade commença; mais ses longueurs l'ennuyaient, et plusieurs fois il se retira dans sa forteresse d'Alhama, réfléchissant aux moyens de prendre la ville, comme la forteresse de Salar, par un coup de main audacieux. C'est là que se place son fait d'armes le plus invraisemblable. A la tête de quinze hommes déterminés, il pénétra dans Grenade par un endroit mal gardé, alla mettre le feu à la grande mosquée et revint au camp à toute bride. Ces faits sembleraient plus du domaine de la légende que de l'histoire, s'ils n'étaient attestés authentiquement. Bermudez de Pedraza (*Histoire ecclésiastique de Grenade*), Guardiola (*Traité de la noblesse*) en font foi; d'ailleurs, on a encore, au château de Salar, la cédule des rois catholiques accordant des concessions de terres aux quinze écuyers qui accompagnaient Hernan « lorsqu'il mit le feu à la grande mosquée. » Ce fait est aussi connu dans les chroniques sous le nom de *Triomphe de l'Ave Maria*, parce que Pulgar avait enveloppé sa torche dans un *Ave Maria* écrit sur parchemin. Grenade prise (1492), on ne sait trop ce qu'il fit jusqu'à sa mort; il est probable qu'il alla guerroyer en Afrique, car il demanda à Ferdinand de lui accorder la concession des *Moulins de Tlemcen.* Comme on riait de cette demande étrange et que Ferdinand répondait : « Je ne puis donner

ce que je n'ai pas. — J'irai les prendre, » dit Hernan. Peut-être alla-t-il les prendre en effet.

Hernan del Pulgar se maria trois fois, en 1485, 1508 et 1520; il eut du second mariage un fils qui soutint dignement l'honneur du nom; on le trouve cité à la bataille de l'Alpujarra; il se distingua aussi beaucoup en Afrique.

Le héros castillan fut inhumé, suivant son désir, dans la grande mosquée de Grenade, convertie en église. Son tombeau se voit encore dans la chapelle même dont, suivant la tradition, il prit possession en clouant avec sa dague le parchemin de l'*Ave Maria*.

Un savant littérateur espagnol, M. Martinez de la Rosa, a consacré à ce héros une brillante étude historique. Les pièces justificatives jointes à l'ouvrage rendent le travail très-précieux et très-sûr comme renseignements. Le théâtre espagnol a mis plusieurs fois en scène Hernan del Pulgar; c'est un des héros d'une pièce de Lope de Vega, le *Siége de Santa-Fé*, où il raconte son grand exploit de la mosquée de Grenade. Le *Triomphe de l'Ave Maria*, pièce anonyme, composée par *un bel esprit de la cour*, postérieurement à Lope, met le récit en scène, et fait réciter au héros un *Ave Maria* en vers espagnols.

HERNANDEZ (François), médecin et naturaliste espagnol, né à Tolède. Il vivait au XVIe siècle. Tout ce qu'on sait de sa vie, c'est qu'il fut médecin de Philippe II, qui le chargea d'aller étudier les productions naturelles des possessions espagnoles dans l'Amérique. Il recueillit un grand nombre d'observations et laissa des manuscrits que F. Ximénès traduisit du latin en espagnol, et publia sous le titre de *De la naturaleça y virtudes de las arboles, plantas y animales de la Nueva España, etc.* (Mexico, 1615, in-8°). Par la suite, François Cési, président de l'Académie Lyncéenne, à Rome, acheta les manuscrits de Hernandez et les fit paraître en latin sous le titre de *Nova plantarum, animalium et mineralium mexicanorum historia a Francisco Hernandez, etc.* (Rome, 1656, in-fol., avec fig.). Dans cet ouvrage, Hernandez a fait connaître le premier aux Européens les trois règnes de la nature si variée du nouveau monde. On a donné en son honneur le nom de *hernandiacées* à un petit groupe de plantes de la famille des thymélées.

HERNANDEZ (Philippe), écrivain français, d'origine espagnole, né à Paris en 1724, mort dans la même ville en 1782. Il n'apprit pas moins de vingt-six langues, obtint un emploi au ministère des affaires étrangères et devint interprète du roi. Outre de nombreux articles insérés dans le *Journal étranger* de 1751 à 1761, on a de lui : *Description de la généralité de Paris* (Paris, 1759, in-8°) et deux ouvrages traduits de l'anglais : *Voyage aux Indes orientales*, de H. Grose (Londres, 1758), et les *Aventures de Roderic Random*, de Smollett (Londres, 1761, 3 vol.).

HERNANDEZ DE VELASCO (Grégoire), littérateur espagnol, né à Tolède vers 1550. Il entra dans les ordres, se fit recevoir docteur en théologie, et se fit connaître par quelques traductions en vers, plus élégantes que fidèles, et dont le style est trop souvent ampoulé. Les plus remarquables sont celles du poëme de Sannazar, intitulé : *De partu Virginis* (Tolède, 1554, in-8°), et de l'*Enéide* de Virgile (Valladolid, 1585).

HERNANDIACÉ, ÉE adj. (èr-nan-di-a-sé ; *h* asp — rad. *hernandie*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au genre hernandie. ‖ On dit aussi HERNANDIÉ.

— s. f. pl. Famille de plantes dicotylédones, comprenant les genres hernandie et inocarpe.

— **Encycl.** Les *hernandiacées* sont des arbres à feuilles alternes, entières. Les fleurs, groupées en épis, en corymbes axillaires ou terminaux, sont hermaphrodites ou monoïques, et entourées d'un involucre coloré. Elles présentent un calice tubuleux, pétaloïde, à quatre ou huit divisions; des étamines insérées sur deux rangs, les extérieures stériles; un ovaire libre, à une seule loge uniovulée, surmonté d'un style simple, quelquefois presque nul, terminé par un stigmate pelté. Le fruit est une drupe fibreuse et monosperme. Cette famille, qui a des affinités avec les protéacées et les thymélées, comprend les deux genres *hernandie* et *inocarpe*.

HERNANDIE s. fr. (èr-nan-dî; *h* asp. — de *Hernandez*, n. pr.). Bot. Genre d'arbres, type de la famille des hernandiacées, comprenant plusieurs espèces, qui habitent l'Asie et l'Amérique tropicale : *On donne souvent le nom de myrobolan au fruit de l'*HERNANDIE. (Lemaire.)

— **Encycl.** L'*hernandie* ovigère est un arbre d'environ 20 mètres, à rameaux tendres, cassants, portant des feuilles cordiformes, un peu échancrées à la base, lisses, à nervures légèrement cotonneuses; le pétiole s'insère au bord de la feuille et non sur le limbe, comme dans l'*hernandie* sonore. Le fruit a l'aspect d'un œuf rougeâtre, d'où le nom particulier de cette espèce. Le bois de cet arbre est très-mou, et si facile à enflammer quand il est sec, que les naturels de la Guyane, d'après Aublet, s'en servent en guise d'amadou. L'*hernandie* de la Guyane paraît être une simple variété de cette espèce.

L'*hernandie* sonore est un arbre ou un arbrisseau qui croît dans les Indes, les Antilles, et qui, à cause du bruit, du son que produit son calice à divisions résistantes quand le vent souffle, a reçu l'épithète toute poétique de *sonore*.

Avec l'*hernandie* sonore, dont les fruits s'appellent myrobolans, on compose, dans le pays où cet arbuste est cultivé, une liqueur appelée *mirobolanti*.

D'après Brunett, le suc des feuilles de l'*hernandie* sonore est un épilatoire préférable à toutes nos préparations arsenicales, aux compositions de Bude et de Bœttger, même à ce rusma des Orientaux, le fameux épilatoire des sultanes; non-seulement (d'après cet auteur) il fait disparaître le duvet, même les poils « gros, rudes, épais, en les lieux où ils ne doivent pas croître, » mais encore il ne laisse après lui aucune cicatrice, aucune trace; il est tout à fait inoffensif.

Hernani, drame en cinq actes et en vers, de Victor Hugo (Théâtre-Français, 25 février 1830). La date de la première représentation d'*Hernani*, comme celle du *Henri III* d'Alexandre Dumas, marque une étape mémorable du romantisme. Ce grand jour fut celui d'une bataille, sur les récits de laquelle les contemporains n'ont pas tari.

Hernani avait été reçu en octobre 1829; mais, quand le jour de la représentation approcha, le camp des classiques s'émut. Il leur sembla impossible qu'on osât dire, sur la première scène du monde, en parlant d'une armoire :

> Serait-ce l'écurie où tu mets d'aventure
> Le manche du balai qui te sert de monture?

ou considérer comme écrite en vers la fameuse phrase :

> . . . J'entends du bruit; on vient par l'escalier
> Dérobé.

Sollicité de s'opposer à ces horreurs, Charles X répondit, assez spirituellement pour un roi, qu'en fait de tragédie il n'avait que sa place au parterre. Les deux partis se préparèrent à la lutte. Victor Hugo refusa magnanimement l'appui des claqueurs ordinaires : il avait mieux. Cinq cents affidés, munis d'une carte spéciale sur laquelle était écrit un mot de passe mystérieux, *hierro* (du fer!), devaient s'installer dans la salle pendant la journée. L'auteur de *Victor Hugo, par un témoin de sa vie*, raconte que, « dès une heure de l'après-midi, les passants de la rue Richelieu virent s'accumuler à la porte du théâtre une bande d'êtres farouches et bizarres, barbus, chevelus, habillés de toutes façons, excepté à la mode : en vareuse, en manteau espagnol, en gilet à la Robespierre, en toque à la Henri III, ayant tous les siècles et tous les pays sur les épaules et sur la tête, en plein Paris, en plein midi. Les bourgeois s'arrêtaient, stupéfaits et indignés. M. Théophile Gautier, surtout, insultait les yeux par un gilet de satin écarlate et par l'épaisse chevelure qui lui descendait jusqu'aux reins. » C'étaient tous les *bousingots* et tous les *Jeune-France*, si célèbres depuis dans les fastes littéraires. Avec cela, on pouvait se passer des romains. La victoire fut remportée de haute lutte; pendant les entr'actes, des scènes de pugilat, des bris de banquettes et des chapeaux défoncés à coups de poing, témoignaient, sinon de l'excellence des nouvelles doctrines littéraires, du moins de la vigueur de leurs champions.

Nous n'analyserons ce drame que sommairement, pour montrer comment un poëte de la force de Victor Hugo sait faire des vers admirables et créer des situations pathétiques dans un sujet bien médiocre. Doña Sol, l'étoile, ou plutôt, comme le dit son nom, le soleil de Madrid, est aimée à la fois du roi d'Espagne, don Carlos, d'Hernani et du vieux duc Ruy Gomez; c'est Hernani, un bandit dont la tête est mise à prix, qu'elle aime. Don Carlos, qui guette les rendez-vous des deux amoureux, parvient à se glisser dans la maison de la belle à la place du bandit attendu; la duègne, effrayée, le cache dans une armoire, et il assiste ainsi, fort mal à l'aise, à un duo d'amour entre Hernani et doña Sol. Il l'interrompt en sortant de sa cachette, et, au moment où une explication difficile va avoir lieu entre le roi et le brigand, survient le duc Ruy Gomez. Là-dessus, grand tapage; quand le vieux duc a longuement déclamé contre les jeunes gens qui s'introduisent, comme des voleurs, dans les familles, qu'il a insulté et provoqué les deux amants de sa nièce en tirades flamboyantes, don Carlos, à la stupéfaction générale, s'écrie que ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Et de quoi donc alors?

> . . . . . Il s'agit de la mort
> De Maximilien, empereur d'Allemagne.

Coup de théâtre; le duc reconnaît le roi, demande des flambeaux pour l'accompagner, et Carlos sauve Hernani en disant : « C'est quelqu'un de ma suite! » A quoi Hernani, qui connaît maintenant son rival, répond par le vers fameux :

> Oui, de ta suite, ô roi; de ta suite, j'en suis!

Le lendemain, les deux rivaux se retrouvent sous la fenêtre de doña Sol; Carlos essaye, à l'aide d'un stratagème, d'enlever la belle; Hernani dont la troupe est à deux pas, provoque le monarque et veut le forcer à se battre :

> . . . Pas de duel. Assassinez-moi. Faites!

répond le futur Charles-Quint; et Hernani, trop magnanime, le laisse échapper. Le roi parti, Hernani pourrait enlever doña Sol; mais il ne veut plus enchaîner cette jeune fille à sa destinée, et, pendant qu'il perd le temps à le lui déclarer, en fort beaux vers, le tocsin sonne, la ville se remplit de rumeurs; Hernani, qu'on cerne à la lueur des torches, s'échappe à grand'peine.

Doña Sol, ainsi abandonnée, se résigne à épouser le vieux duc. Celui-ci l'emmène dans son château féodal, et elle est en train de regarder bien tristement sa parure de fiancée, lorsqu'un pèlerin se présente. Le duc l'accueille; la future duchesse, restée seule avec lui, lui révèle le mariage qui va s'accomplir. Alors le pèlerin déchire ses habits et se nomme : c'est Hernani! Comme sa tête est mise à prix et vaut cher, il se dénonce et propose aux domestiques de faire leur fortune en le livrant. Le vieux duc accourt, fait lever la herse, accusant son hôte de folie; mais, pendant qu'il met le donjon en état de défense, de peur d'une surprise, doña Sol et Hernani tombent dans les bras l'un de l'autre. Ruy Gomez est terrifié d'une telle félonie :

> . . . Morts sacrés! aïeux! hommes de fer!
> Qui voyez ce qui vient du ciel ou de l'enfer,
> Dites-moi, Messeigneurs, dites! quel est cet homme?
> Ce n'est pas Hernani, c'est Judas qu'on le nomme!

Une belle occasion de vengeance se présente. Don Carlos, qui s'est mis à la tête de ses gens pour cerner le bandit dans la montagne, arrive devant le château, fait baisser la herse, et, sachant que Hernani s'est caché là, demande qu'on le lui livre. Ruy Gomez prend alors le roi par la main, lui montre, l'un après l'autre, tous les portraits des Silva, ses aïeux, lui fait l'histoire de chacun d'eux, et, pour conclusion, refuse de trahir l'hospitalité :

> Hors que de mon château, démoli pierre à pierre,
> On ne fasse une tombe, on n'aura rien!...

Carlos, qui vient d'apercevoir doña Sol, dit alors au vieillard qu'à défaut du proscrit il se contentera d'emmener la jeune fille : « Prends-la donc, dit le duc, et laisse-moi l'honneur. » Don Carlos et sa suite s'éloignent, emmenant doña Sol. Quand Hernani, qui pendant ce temps est resté blotti dans une cachette, derrière un des portraits d'aïeux, apprend toute cette affaire, il devient furieux :

> . . . Vieillard stupide! il l'aime!

crie-t-il au duc stupéfait. Remettant donc à une autre époque leur différend, ils conviennent de courir sus au ravisseur. Hernani ne veut qu'arracher doña Sol à Carlos; ceci fait, le duc sera libre de lui ôter la vie, en foi de quoi il lui donne son cor de chasse et lui jure qu'il lui suffira de sonner quelques notes pour qu'aussitôt, en tout lieu, à toute heure, Hernani soit à sa discrétion. C'est ce que l'on a plaisamment appelé la contrainte par cor.

La scène se transporte à Aix-la-Chapelle, dans le caveau sépulcral où se trouve le tombeau de Charlemagne. De plus hautes pensées que des rêves d'amour agitent le roi d'Espagne; en ce moment les électeurs délibèrent; il s'agit pour lui de savoir s'ils le préféreront à François Ier, si don Carlos va devenir Charles-Quint. Il attend avec anxiété leur décision, dans le tombeau du grand empereur; c'est là que se place le grand monologue resté célèbre. Des conjurés, en tête desquels sont Hernani et le vieux duc de Silva, ont également choisi ce caveau pour tramer leur conspiration : ils tirent au sort le nom de celui qui tuera Carlos, et le sort désigne Hernani. En ce moment, des coups de canon annoncent la proclamation de l'empereur; c'est le roi d'Espagne qui a été élu, et il sort lentement du tombeau où il s'était enfermé; il a entendu toute la conjuration; des soldats apostés ferment toutes les issues et s'emparent des rebelles. Hernani et quelques autres sont laissés libres, comme simples prolétaires, ne valant pas l'échafaud. Mais ce dédain révolte le chef de brigands; il se décide à dire qui il est :

> . . . . . Je prétends qu'on me compte!
> Puisqu'il s'agit de hache ici, que Hernani,
> Pâtre obscur, sous tes pieds passerait impuni,
> Puisque son front n'est plus au niveau de ton glaive,
> Puisqu'il faut être grand pour mourir, je me lève;
> Dieu, qui donne le sceptre et qui te le donna,
> M'a fait duc de Ségorbe et duc de Cardona.
> Je suis Jean d'Aragon! . . . .

Carlos, tout entier maintenant à ses rêves d'avenir et de monarchie universelle, pardonne aux conjurés, oublie les folies de sa jeunesse et unit Hernani à doña Sol.

Hernani enfin est heureux; il donne, dans son palais d'Aragon, une fête superbe, pour célébrer ses noces; il a tout à fait oublié le vieillard, la parole donnée, et il se perd dans les rêves de bonheur qu'il fait avec sa jeune épouse. Mais voici que le son du cor se fait entendre. Un masque se glisse derrière lui et lui murmure à l'oreille ces vers sinistres :

> « Quand tu voudras, vieillard, quel que soit le lieu,
> l'heure,
> S'il te passe à l'esprit qu'il est temps que je meure,
> Viens, sonne de ce cor, et ne prends d'autres soins.
> Tout sera fait! »

Ce sont les propres termes de son serment à Ruy Gomez. Il faut qu'il meure. Doña Sol, instruite du marché conclu autrefois à cause d'elle, demande à partager la fiole de poison qu'Hernani tire silencieusement de sa poitrine, et tous deux expirent aux pieds du vieillard implacable qui, à son tour, se donne la mort.

On ne saurait nier ce qu'il y a de bizarre et d'incohérent dans un pareil sujet; mais quel flot de poésie dans les tirades et dans les monologues, quels vers cornéliens dans ce dialogue heurté, énergique, qui remplaçait par de la couleur et de la vie les pâles ombres du théâtre classique! Hernani eut soixante représentations, presque aussi tumultueuses que la première. L'acharnement fut tel que l'on applaudit même des choses qui n'étaient pas dans la pièce. Ainsi, quand Hernani s'écrie : « Vieillard stupide! » Théophile Gautier raconte qu'on entendit : Vieil as de pique! et, comme son voisin, un classique enragé, déclarait ne pouvoir digérer ce vieil as de pique, Gautier lui soutint que « vieil as de pique » était un chef-d'œuvre; il fut désappointé de le trouver métamorphosé en « vieillard stupide » dans la pièce imprimée.

Hernani, longtemps proscrit de la scène française avec toutes les autres pièces de Hugo par le second Empire, a été repris avec un grand succès en 1867.

HERNANI, ville d'Espagne, prov. de Guipuzcoa, à 6 kilom. S. de Saint-Sébastien, près de l'Urumea, l'une des dix-huit villes où se tiennent successivement les assemblées générales de la province; 3,560 hab. Forges; filature de laine; fabrique de phosphore. Hernani a joué un rôle important pendant les guerres civiles de don Carlos, et a été longtemps le centre des opérations des deux partis. On y remarque un beau palais moderne; aux environs se trouvent des forges importantes. Patrie de Jean de Urbieta, qui, à la bataille de Pavie, fit prisonnier François Ier.

HERNHUT, bourg du royaume de Saxe, cercle de Bautzen, à 17 kilom. de Zittau; 1,500 hab. Industrie très-active; fabrication de coton, toiles, tabac; blanchisseries de toiles. Ce bourg est la colonie mère de la secte des frères moraves. Cette colonie doit son origine aux protestants chassés d'Autriche (Moravie) par les persécutions des jésuites. Accueillis par le comte Zinzendorf, qui leur concéda une partie de ses terres, les émigrés formèrent une secte dont le comte devint le véritable fondateur. Le pays où s'établirent les frères moraves était une vaste forêt, qu'ils défrichèrent peu à peu. Aujourd'hui, Hernhut, remarquable par sa propreté, son industrie, sa prospérité, est le siége d'un évêché et le centre du gouvernement de la secte, qui compte plus de quarante établissements dans les différentes parties du monde. « On peut visiter avec intérêt, dit M. Ad. Joanne, la salle de réunion, les salles de vente, le muséum d'histoire naturelle, enrichi par les envois des missionnaires moraves, mais surtout le cimetière, dont toutes les tombes sont pareilles, à l'exception du tombeau de la famille Zinzendorf, situé au centre. Ce sont de simples lames de pierre portant le nom du défunt, avec les dates de sa naissance et de sa mort. Au-dessus du cimetière s'élève le *Hutberg* (colline de garde), groupe de rochers surmonté d'une espèce de temple, d'où l'on découvre une vaste étendue. »

HERNHUTE ou **HERNUTE** s. m. (èr-nu-te; *h* asp.). Membre d'une secte qui a pris naissance à Hernhut, et qu'on appelle aussi FRÈRES MORAVES : *Les* HERNHUTES *aiment en général la musique.* (L. Louvet.)

— **Encycl.** V. MORAVE.

HERNHUTISME ou **HERNUTISME** s. m. (èr-nu-ti-sme, *h* asp. — rad. *hernhute*). Doctrine, manière de vivre des hernhutes ou frères moraves.

HERNIAIRE adj. (èr-ni-è-re; *h* asp. — rad. *hernie*). Chir. Qui appartient, qui a rapport aux hernies : *Tumeur* HERNIAIRE. *Bandage* HERNIAIRE. ‖ Qui s'occupe du traitement des hernies, ou de la confection des appareils destinés à les guérir : *Chirurgien* HERNIAIRE. *Bandagiste* HERNIAIRE. ‖ *Sac herniaire*, Portion du péritoine qui est entraînée en avant de l'intestin, dans la hernie.

— s. f. Bot. Genre de plantes, de la famille des caryophyllées, tribu des illécébrées, comprenant une dizaine d'espèces qui habitent les régions tempérées de l'ancien continent.

— **Encycl.** Bot. Les *herniaires* ou hernioles sont de petites plantes herbacées, à tiges très-rameuses et couchées, à fleurs peu apparentes, réunies par petits groupes à l'aisselle des feuilles. Ce genre comprend une quinzaine d'espèces qui croissent dans les régions tempérées de l'ancien continent. Deux d'entre elles sont communes aux environs de Paris : ce sont les *herniaires* glabre et velue. Elles croissent surtout dans les champs sablonneux; elles sont légèrement astringentes, et ont été jadis employées comme diurétiques. On les a aussi fortement préconisées contre les hernies; mais, à cet égard, leur réputation est bien usurpée.

HERNIE s. f. (èr-nî; *h* asp. — lat. *hernia*, même sens). Chir. Tumeur produite par la sortie d'une partie d'un viscère à travers une ouverture naturelle ou accidentelle de la membrane qui le recouvre : HERNIE *du cerveau.* HERNIE *ombilicale.* HERNIE *crurale.* HERNIE *inguinale.* ‖ *Hernie étranglée*, Celle où la partie du viscère déplacée se trouve serrée par la constriction de l'anneau qui l'entoure. ‖ *Réduire une hernie*, La faire rentrer, la repousser à la place que le viscère occupait naturellement.

— **Encycl.** *Hernies abdominales.* La paroi interne du ventre est tapissée par le péritoine dans toute son étendue, et, lorsque les viscères s'échappent au dehors à travers un orifice, ils entraînent au-devant d'eux une partie du péritoine, qui forme la poche dans laquelle se loge la *hernie*. La partie la plus étroite de cette poche, c'est-à-dire le point situé au niveau de l'orifice par où s'est échappée la *hernie*, porte le nom de *collet*. Le renflement sphérique, ovoïde ou piriforme qui se trouve au-dessous s'appelle *corps*, et, enfin, le fond est la partie la plus évasée du sac, la plus éloignée du collet. Le sac herniaire se forme d'une manière tantôt brusque, tantôt lente, par le déplacement et l'allongement du péritoine. Parfois il s'irrite, s'enflamme et s'hypertrophie, surtout quand la *hernie* est ancienne. Le collet se montre sur l'ouverture abdominale et forme un anneau plissé dans toute sa circonférence; mais tous ces plis s'effacent ou se réunissent, soit sous l'influence du temps, soit sous la pression exercée par un bandage. Il n'est pas rare de rencontrer un sac herniaire double ou multiloculaire, ayant un seul ou plusieurs orifices dans la cavité abdominale.

Presque tous les viscères contenus dans l'abdomen peuvent se déplacer et pénétrer dans le sac d'une *hernie*; mais les organes qu'on y rencontre le plus souvent sont l'épiploon et l'intestin grêle. Celui-ci se trouve ordinairement derrière l'épiploon, c'est-à-dire que les parties déplacées conservent la position et les rapports qu'elles avaient dans la cavité abdominale. Le volume de la *hernie* est très-variable; si la tumeur n'est pas contenue, elle tend toujours à s'accroître.

Les causes prédisposantes des *hernies* sont toutes celles qui agissent sur les parois du ventre de manière à diminuer leur résistance ou bien à relâcher les liens qui retiennent les viscères dans cette cavité. Parmi les causes déterminantes, on peut placer au premier rang une constitution molle, débile, avec relâchement du tissu fibreux; les coups, les blessures, les cicatrices et les abcès des parois abdominales; une ascite, des grossesses répétées; la faiblesse congénitale des ouvertures naturelles; les efforts violents pour soulever un fardeau, les accès d'asthme, de toux, les efforts longtemps soutenus pour chanter ou pour jouer d'un instrument à vent. Les hommes sont beaucoup plus souvent que les femmes affectés de cette maladie. Les enfants, et surtout les garçons, dans les premiers temps de la vie, sont atteints fréquemment de *hernies*. La classe ouvrière, en raison des travaux qu'elle exécute, y est bien plus exposée que la classe riche. Comme les causes efficientes des *hernies* agissent en même temps sur tous les points des parois abdominales, il n'est pas rare d'observer plusieurs *hernies* sur le même individu.

Voici, d'après Vidal, le mécanisme des *hernies* : « L'abdomen, dit-il, est rempli par les viscères qui, dans les efforts violents, sont pressés de tous côtés par les parois contractiles de la cavité. Les viscères flottants sont entraînés par leur poids vers la partie inférieure de la paroi antérieure de l'abdomen. Dans les efforts, le diaphragme les pousse aussi dans cette direction. Or, sur ce point existent les ouvertures inguinale et crurale, qui doivent résister beaucoup moins que les autres points de la paroi du ventre. Le point le moins résistant cède à l'impulsion des viscères; ceux-ci, poussés fréquemment contre l'ouverture abdominale, la dilatent progressivement et s'y engagent, en poussant devant eux le péritoine pariétal. Comme les causes du déplacement existent toujours, les viscères qui le subissent s'engagent toujours de plus en plus. La *hernie*, d'abord cachée dans l'épaisseur des parois abdominales, si elle se fait à travers un canal, se montre bientôt au dehors, et, si l'on ne s'opposait à son développement, elle acquerrait peu à peu un volume énorme. Quelquefois, chez un sujet qui se trouve prédisposé, la *hernie* se produit tout d'un coup dans un violent effort, lorsque la résistance d'un point de la paroi du ventre est vaincue. Enfin, le déplacement peut s'opérer par un autre mécanisme : chez les sujets très-gros, des flocons adipeux se déposent dans le tissu cellulaire sous-péritonéal; peu volumineux d'abord, ils s'engagent dans une ouverture naturelle ou un éraillement de la paroi abdominale; en se développant, ils dilatent l'ouverture, s'épanouissent au dehors, entraînent la portion correspondante du péritoine, qui forme ainsi un sac dans lequel s'engagent les viscères. La *hernie* qui se produit de cette manière est connue sous le nom de *hernie graisseuse*. »

Les *hernies* abdominales se présentent sous la forme d'une tumeur molle, indolente, sans fluctuation et sans changement de couleur à la peau. Cette tumeur grossit et se tend dans la position verticale, ainsi que pendant les efforts de la toux; elle diminue dans la position horizontale. Si, prenant la tumeur à pleine main, on la presse méthodiquement en la repoussant du côté de l'abdomen, on arrive assez facilement à la faire rentrer dans cette cavité; mais, si l'on fait tousser le malade ou qu'on lui fasse prendre la position verticale, elle reparaît immédiatement. Après avoir réduit la *hernie*, c'est-à-dire après l'avoir refoulée dans la cavité abdominale, on peut, en repoussant la peau avec le doigt, faire pénétrer celui-ci à travers l'orifice par lequel l'intestin s'était échappé. Si la *hernie* contient seulement une anse intestinale, on la désigne sous le nom d'*entérocèle*; si c'est l'épiploon seul qui est contenu dans le sac herniaire, la tumeur prend le nom d'*épiplocèle*; enfin, l'entéro-épiplocèle est la *hernie* qui contient à la fois une partie d'intestin et une partie d'épiploon. Ces trois variétés de *hernies* sont caractérisées principalement par le plus ou moins de consistance du contenu de la tumeur.

La *hernie* simple et réductible n'entraîne aucun danger; mais, si on néglige de la traiter, elle ne tarde pas à amener des dérangements fonctionnels; elle peut même s'engouer, s'étrangler et devenir mortelle. Le moyen de prévenir ces désordres, c'est de contenir la *hernie*, d'oblitérer le sac et les orifices par lesquels se sont échappés les viscères. Mais il est quelquefois très-difficile et même impossible de remplir ces indications, soit à cause de l'augmentation de volume des parties déplacées, soit à cause de leur dégénérescence ou des adhérences qu'elles ont contractées avec la paroi interne du sac. Quoi qu'il en soit, on doit toujours essayer la réduction par un traitement interne et par l'application d'un bandage. Celui-ci devra être modifié selon la forme de la *hernie*, c'est-à-dire qu'il sera à pelote concave, ou à cuiller, ou à raquette, sans presser d'abord énergiquement, afin de ne pas déterminer une inflammation. (V. BRAYER et BANDAGE.) Ce n'est que peu à peu et progressivement qu'on arrivera à employer le brayer ordinaire. Il arrive assez souvent que, sous l'influence d'une cause extérieure, le sac herniaire ou les parties qui y sont contenues deviennent le siége d'une inflammation. Quand celle-ci est légère, elle peut passer inaperçue, quoiqu'elle entraîne toujours des adhérences; mais, si elle est intense, elle peut développer des accidents très-graves, tels que l'étranglement de la *hernie* et les désordres consécutifs. On doit combattre l'inflammation par les saignées générales et locales, par l'application continue de la glace, par les frictions avec l'onguent napolitain à haute dose, et enfin, quand les symptômes inflammatoires ont diminué, il faut chercher à réduire la *hernie* par le taxis.

L'engouement est un accident qui survient fréquemment dans les *hernies* intestinales; il consiste dans l'accumulation et la stase des matières alimentaires ou stercorales dans l'anse intestinale déplacée. Ce phénomène peut être encore produit par une accumulation de gaz ou de corps étrangers réfractaires à l'action des sucs digestifs; c'est ainsi qu'on rencontre quelquefois dans les vieilles *hernies* un amas de noyaux de cerises, un peloton d'ascarides lombricoïdes, des matières stercorales durcies, des corps durs qui ont été autrefois avalés par les individus. La tumeur d'une *hernie* engouée présente au toucher des symptômes qui varient selon que le contenu est gazeux, liquide ou solide. Mais, quel que soit le corps qui constitue l'engouement, les selles sont supprimées, le ventre se ballonne, sans être douloureux à la pression; il survient des coliques, des nausées et des vomissements. Ceux-ci sont formés d'abord de substances alimentaires et bilieuses, puis de matières stercorales. L'engouement simple est, en général, peu dangereux par lui-même; il se termine, au bout de quelques jours, par d'abondantes évacuations; mais il arrive fréquemment que, s'il n'est pas immédiatement combattu, il amène l'étranglement de la *hernie*; une opération devient alors urgente. La première indication à remplir dans l'engouement d'une *hernie* consiste à faire coucher le malade et à pratiquer le taxis pour essayer la réduction. Si celle-ci est impossible, il faut chercher à exciter la contraction du tube digestif par des lavements irritants ou des purgatifs salins. Les lavements les plus préconisés sont ceux d'eau de savon ou de tabac; celui-ci est administré en infusion, à la dose de 4 grammes. A ces premiers moyens, on ajoute des applications astringentes sur la tumeur, telles que le vin rouge, la solution d'alun, les affusions d'eau froide, la neige ou la glace, et si, malgré tout cela, on ne peut obtenir la réduction, il faut avoir recours à une opération chirurgicale, comme pour le cas d'étranglement.

L'étranglement consiste en une compression exercée sur les parties herniées, compression qui a lieu ordinairement sur le collet du sac et qui empêche la réduction comme le ferait une ligature. L'étranglement est produit par un rétrécissement circulaire du sac, par une déchirure de cette enveloppe, du mésentère ou de l'épiploon, par une compression qu'exercent les unes sur les autres, dans la cavité du sac, les parties déplacées en plus grande quantité que de coutume. Dès que l'étranglement s'opère, la circulation des capillaires veineux est arrêtée, et la stase du sang donne à l'intestin hernié une coloration chocolat foncé; en même temps, un épanchement de sérosité se fait dans l'intérieur du sac. Bientôt après, une inflammation franche se déclare, le sang arrive en plus grande quantité par le système artériel, et le système veineux ne se dégorge pas; l'intestin devient brun noirâtre, le sang s'épanche dans le sac herniaire, il se forme une exsudation plastique brunâtre qui se dépose sur les parois de la poche et des parties déplacées; l'inflammation s'étend et gagne peu à peu les parties voisines. L'intestin prend alors une teinte tout à fait noire; quelquefois il est parsemé de plaques verdâtres, ardoisées ou cendrées; enfin, il est bientôt frappé de gangrène, et le sac lui-même ne tarde pas à participer à cette dégénérescence. Ce dernier contient alors des matières noirâtres, sanguinolentes et fétides. La peau, d'abord rouge, se gangrène bientôt dans un ou plusieurs points. L'intestin gangrené peut s'ouvrir dans le sac herniaire et donner lieu à un abcès, ou bien encore, si la solution de continuité se fait du côté de la cavité abdominale, il peut laisser échapper les matières stercorales dans le ventre et produire ainsi une péritonite promptement mortelle. Les symptômes de l'étranglement sont faciles à saisir : la tumeur se tend, devient irréductible, dure et douloureuse; bientôt surviennent des éructations, des nausées, des vomissements d'abord composés de matières alimentaires, puis stercorales; il existe une constipation complète; le ventre se ballonne et les malades éprouvent un malaise général avec des douleurs abdominales plus ou moins vagues. Bientôt ces douleurs se concentrent en un point fixe voisin de l'étranglement; les vomissements redoublent, le pouls devient fréquent et petit, les traits du visage sont profondément altérés. L'apparition du hoquet annonce le développement de la gangrène. « Le pouls, dit Vidal, devient filiforme, intermittent; la température de la peau s'abaisse au-dessous de l'état normal, il survient une sueur froide; la voix s'éteint, les traits se dépriment, les yeux perdent leur éclat. Bientôt la tumeur prend une teinte pourpre, puis livide, devient crépitante; la peau n'est plus mobile sur les autres enveloppes de la hernie; il s'y forme des phlyctènes, des escarres plus ou moins larges. Dans cet état, qui est des plus graves, le malade souffre beaucoup moins et croit toucher à la guérison; sa *hernie* rentre quelquefois, soit spontanément, soit sous une pression légère, et cette réduction, qui est pour le malade un nouveau motif d'espérance, est en réalité une cause assurée de mort. » Cette terminaison fatale n'est pas absolument inévitable. Dans quelques cas, les symptômes d'étranglement cessent, la *hernie* se transforme en un abcès gangréneux dont les parois deviennent de plus en plus emphysémateuses, et à l'ouverture duquel il s'échappe, avec du pus, beaucoup de gaz et de matières stercorales liquides. Ces parties sont le siége d'un travail d'élimination qui détache les escarres cutanées, le sac, l'intestin et l'épiploon sphacélés. Peu à peu la surface de la plaie se déterge, elle devient vermeille, sécrète un pus de bonne qualité, les matières stercorales reprennent leur cours naturel, et il ne reste plus qu'une plaie dont la guérison ne se fait pas longtemps attendre. D'autres fois, il reste une fistule stercorale ou un anus contre nature.

Le premier moyen à employer dans la *hernie* étranglée, c'est le taxis; il doit être pratiqué lentement, sans violence, par une pression égale et longtemps soutenue. Malgré ces précautions, on ne réussit pas toujours à faire rentrer l'intestin hernié. Il faut alors, avant d'entreprendre une opération chirurgicale, recourir à des adjuvants qui peuvent amener la réduction. Il faut surtout éviter, dans le taxis, les manœuvres violentes qui torturent les malades et qui peuvent entraîner la rupture de l'intestin. Quelques chirurgiens ont imaginé de placer sur la *hernie* des corps pesants, tels qu'un fer à repasser, un fragment de plomb, une vessie pleine de mercure, un bandage compressif. Tous ces moyens sont utiles; mais ils le sont moins que les moyens médicinaux, comme une large saignée du bras, un bain chaud général, les fomentations, les cataplasmes, les préparations belladonées et opiacées, les lavements de tabac, les applications de glace, de neige ou de mélanges réfrigérants dans une vessie. Ces moyens suffisent bien souvent pour faire rentrer une *hernie*; mais on n'a pas toujours le temps de les employer. Lorsque l'étranglement est violent, la tumeur douloureuse, la fièvre intense, l'inflammation déclarée, et que les vomissements sont fréquents, il faut immédiatement ouvrir la tumeur et aller à la recherche de la cause de l'étranglement.

La cure palliative de la *hernie* s'obtient par la réduction des parties herniées et par l'application d'un bandage. On fait rentrer la *hernie* par le taxis, et l'on pose ensuite le bandage pour la maintenir. Ce dernier doit être fixe, immobile, sans gêner les mouvements du corps. Il faut qu'il exerce une pression suffisante pour empêcher l'intestin de ressortir; mais il ne doit pas comprimer la peau assez fortement pour la contondre et l'excorier. Enfin, il est des bandages pour toutes les époques de la vie et pour chaque espèce de *hernie*; il faudra donc le choisir avec beaucoup de soin pour qu'il remplisse exactement toutes les indications. Ce bandage, longtemps maintenu sans interruption, peut amener dans certains cas une guérison définitive.

La cure radicale des *hernies* demande une foule de conditions qui sont très-difficiles et presque impossibles à obtenir quand l'intestin est sorti depuis longtemps de la cavité abdominale. Ainsi, il faut que le sac soit détruit ou ne soit plus en communication avec la cavité abdominale; que l'ouverture qui livre passage à la *hernie* se resserre et reprenne ses dimensions normales. Il faudrait rétablir les liens qui retenaient dans l'abdomen les parties herniées; rendre parfois celles-ci moins lourdes et moins mobiles. Enfin, il est des cas où la capacité même de l'abdomen devrait être augmentée lorsqu'il s'est rétréci par le seul fait de l'absence de certaines parties. Les moyens employés pour obtenir ces résultats sont très-nombreux, mais généralement peu efficaces. Les principaux sont : la position horizontale longtemps conservée; Ravin porte à deux mois la durée de ce traitement; il ne peut guère réussir que chez les jeunes sujets et dans les *hernies* récentes. La compression par les bandages, moyen palliatif, peut amener une guérison radicale, lorsqu'elle est continuée un ou deux ans sans jamais laisser ressortir la *hernie*; si celle-ci sort une seule fois pendant le traitement, tout est à recommencer, dit Cooper. La cautérisation par les caustiques, l'incision et l'excision du sac, la ligature, l'acupuncture, l'enroulement du sac, l'application de corps étrangers pour opérer l'inflammation, l'injection iodée préconisée par Velpeau, les scarifications, sont autant de moyens chirurgicaux plus ou moins dangereux et auxquels on ne doit recourir qu'en dernier lieu.

Le siége des *hernies* abdominales est loin d'être constamment le même; une *hernie* peut se produire sur une partie quelconque de la paroi de l'abdomen; toutefois, la partie ombilicale est le plus souvent affectée. En outre, il existe quelques autres siéges d'élection qui donnent lieu à des espèces particulières. Nous distinguerons : les *hernies* ombilicales, les *hernies* crurales, les *hernies* inguinales, les *hernies* épigastriques, les *hernies* diaphragmatiques, les *hernies* du rectum, que nous allons étudier successivement.

1° *Hernie ombilicale* ou *exomphale* ou *omphalocèle*. Cette *hernie* peut être congénitale. Ses causes sont alors très-obscures; les uns les rapportent à un arrêt de développement du fœtus, les autres à une maladie qui envahit l'embryon dans le sein de sa mère. Quoi qu'il en soit, l'intestin, au lieu de prendre place dans la cavité abdominale, reste au dehors, et l'enfant, à sa naissance, présente au niveau de l'ombilic une tumeur plus ou moins considérable qui constitue l'exomphale. Cette tumeur offre ordinairement une forme conique à base dirigée du côté de l'abdomen. Son volume, qui se réduit parfois à celui d'une noisette, peut dépasser celui du poing. Le contenu est une ou plusieurs anses intestinales; dans quelques cas, on y trouve tout le paquet des intestins. Le sac est formé comme par un second péritoine, ou bien par un immense diverticulum du péritoine normal. La veine et les artères ombilicales se trouvent en dehors de cette séreuse, la première en haut, les autres en bas ou latéralement. L'enveloppe externe de la *hernie* est formée par la peau du ventre et par la membrane qui revêt le cordon ombilical. Le diagnostic de cette *hernie* n'offre aucune difficulté quand la tumeur est volumineuse, et même lorsqu'elle présente un petit volume, si c'est un médecin qui l'examine; mais on a souvent vu des accoucheuses ignorantes comprendre la *hernie* dans la ligature du cordon; d'où coliques, nausées, vomissements, jusqu'à ce que la chute du fil ait rendu aux matières stercorales un libre passage et fait disparaître l'état d'irritation du canal intestinal; mais alors il s'est formé un anus contre nature qui se transforme en une fistule stercorale par laquelle s'échappent des gaz, des humeurs muqueuses et bilieuses, et même des matières fécales. On guérit généralement ces fistules par la cautérisation; mais il en est qui résistent longtemps, et d'autres qui récidivent plusieurs fois. Le pronostic de l'exomphale congénitale est toujours grave. Toutefois, quand la tumeur est très-petite et que la ligature du cordon est faite méthodiquement, on peut espérer la guérison après la réduction de la *hernie*; quel que soit le volume de la *hernie*, quel que soit le danger qui menace le nouveau-né, on doit toujours essayer la réduction par l'application d'un bandage approprié. On a, par ce moyen, obtenu quelquefois la guérison des cas les plus désespérés.

La *hernie* est très-fréquente chez les jeunes enfants. La cause la plus favorable, d'après Sabatier, à la production de cette *hernie*, est la position horizontale que gardent les jeunes enfants pendant les efforts d'inspiration et d'expiration auxquels ils se livrent par leurs cris. On accuse encore la mauvaise habitude qu'ont les nourrices de les coucher horizontalement sur le ventre et de les agiter, pour faire cesser leurs vagissements. Une cause non moins puissante est l'application des bandages que les nourrices placent si irrégulièrement sur le ventre des enfants pour le pansement de l'ombilic. Ces bandages, qui, quand ils portent bien sur le point central de l'abdomen, peuvent être un moyen préservatif, deviennent, au contraire, une cause très-efficace de